

André de MARICOURT

(1874 - 1945)



Société d'Histoire et
d'Archéologie de Senlis

Notice :

171

CB :

7573

41 bio

SHAS



0 00000 075732

Eloge Funèbre
du Baron André de MARICOURT
prononcé à la Société d'Histoire
et d'Archéologie de Senlis
le 13 Décembre 1945
par M. le D^r René Bénard
Président de la Société

C'est aux premiers regards portés
En famille autour de la table
Sur les sièges plus écartés
Que se fait l'adieu véritable.

Mesdames, Mes Chers Confrères,

Les vers du poète des Solitudes reviennent avec une jancinante insistance et une poignante obstination, dans l'esprit de celui qui vient de voir un être cher quitter la famille qui s'enorgueillissait de le posséder. Comment le « dernier adieu » nostalgique du douloureux Sully Prudhomme, ne viendrait-il pas obséder notre mémoire, au moment où pour la première fois depuis sa disparition, nous nous réunissons en cette salle et où nous tentons d'évoquer une fois encore les traits de celui qui fut notre Président d'honneur !

Sans doute depuis longtemps, ne paraissait-il plus parmi nous qu'à de bien rares intervalles; ce fauteuil qui fut et qui demeurait le sien, il y a plusieurs années déjà, que son affectueuse amitié m'avait demandé de l'occuper. Durant quelques mois, à l'époque de la libération, lorsque Senlis fut coupé de toute communication avec Paris, il surmonta ses douleurs pour venir réoccuper cette place, sa place. Mais il était manifeste que c'était pour lui un tel effort — et payé ensuite de telles souffrances, qu'on se faisait scrupule de le lui demander encore.

Tout de même, et malgré tout, chacun se plaisait à espérer qu'il reviendrait parmi nous —; involontairement quant à moi, lorsque, prenant place à ce bureau, je trouvais ce petit mot, griffonné en hâte, par lequel il s'excusait cette fois encore de n'être point des nôtres, j'en venais à espérer que, comme il l'assurait, la prochaine fois du moins, sa santé défaillante lui permettrait de se retrouver au milieu de nous, à notre tête.

Et voilà que le 16 novembre dernier, cette existence douloureuse s'est éteinte, ne nous laissant que le souvenir d'un ami très cher, ayant achevé de vivre la douloureuse existence d'un martyr quotidien, d'un martyr qu'il acceptait avec toute la sérénité d'un chrétien et la bonne grâce affable d'un gentilhomme de vieille race.

Chrétien et gentilhomme, c'est me semble-t-il par ces deux mots

que peut se caractériser toute son existence; son existence d'homme de lettres et d'éruudit, son existence d'ami fin et délicat, son existence de fils, de frère, d'oncle pour des parents qu'il aimait infiniment et qui le payaient de retour.

Fernand-André-Marie du Mesnil, baron de Maricourt, était né à Villemétrie, écart de Senlis, le 4 décembre 1874. Il était le sixième enfant du Comte René de Maricourt, qui laissait en mourant, 3 filles et 3 fils. Curieuse figure que celle de son père; né en 1829, il avait été franc-tireur au cours de la guerre de 1870. Il était l'un des fondateurs de notre Compagnie et son nom figure à ce titre sur tous les volumes de nos Bulletins depuis 1862 jusqu'en 1893, date de sa mort. Il était passionné d'histoire, de préhistoire et d'anthropologie. Les volumes de nos mémoires sont pleins de polémiques — et de polémiques souvent vives — que susciteront ses interventions. En littérature il avait — entre autres — publié cette curieuse apologie d'Alexandre VI et de ses enfants Lucrece et César, dans ce « Procès des Borgia », que notre confrère Verdeau analysa devant vous il y a quelques années.

Quant à la mère de notre ami Cécile-Jeanne-Gabrielle Hûe, mariée en 1857 avec le Comte de Maricourt, elle était la fille d'André-Marie, baron Hûe, lieutenant au Régiment de Dillon pendant l'émigration, brigadier aux Mousquetaires du Roi, aide de camp du duc de Feltre en 1816, commandant d'état-major, 1^{er} valet de chambre de Louis XVIII et Charles X, officier de la Légion d'Honneur, chevalier de St Louis, chevalier de l'Ordre Noble du Phénix — et de Louise de Mazenod — petite-fille de François, baron Hûe, le serviteur dévoué de la famille royale au Temple et qui fut nommé par Louis XVI dans son Testament. Un des premiers ouvrages de notre confrère est précisément consacré aux Souvenirs et Mémoires de ce François Hûe — « publiés et annotés par son arrière-petit-fils, André de Maricourt ».

Les du Mesnil n'étaient pas originaires de notre pays. Dans une petite plaquette de 35 pages, non destinée au public, dédiée à ses neveux, et dont il avait bien voulu me faire hommage, il étudie la ligne de ses ascendants jusqu'à Jehan, ou Pierre, du Mesnil, qui habitait alors Brionne, actuellement chef-lieu de canton de l'Eure, arrondissement de Bernay, et qui fut anobli en 1477 par Louis XI. C'est son petit-fils Jean du Mesnil, qui au début du XVI^e siècle, vint s'installer au pays de Bray, près d'Aumale, au village d'Escoles, actuellement compris dans le département de l'Oise.

C'est le petit-fils de ce dernier François du Mesnil, qui, le 5 février 1591, se trouva auprès de Henri IV, lequel faisait devant Aumale, une guerre de partisan. Avec une témérité folle, le Roi, suivi seulement de 150 cavaliers, attaquait 20.000 ligueurs du duc de Parme : le Roy reconnaissable à son « panache blanc », allait infailliblement

périr, lorsqu'un du Mesnil de sa suite échangea sa salade contre le casque du prince. La tradition prétend même que celui-ci ayant été tué, un autre prit sa place — qu'il fut tué à son tour et qu'ainsi les quatre frères successivement attirèrent sur eux les coups de l'ennemi. Seul François, le dernier survécut. Au soir de la bataille, le Roi lui offrit sur un plat hispano mauresque, deux roses blanches, avec le droit d'accoster de ces roses les bandes de son blason et de rappeler dans sa devise que les roses des Mesnil vivent et meurent immaculées. Depuis cette époque, le plat de faïence hispano mauresque est précieusement conservé dans la famille de Maricourt et leur blason porte toujours : « D'azur à la bande d'or, accompagné de 2 roses d'argent ». Devise : Intactæ vivunt, intactæ pereunt ». Couronne de Marquis. Supports : Deux lions armés, et assis au-dessous des étendards fleurdelisés, chargés d'un H couronné.

Le nom de Maricourt se trouve pour la première fois accolé au nom des Mesnil à la fin du XVII^e siècle et depuis il se rehausse à chaque génération. Ils sont nommés barons de Maricourt. C'est Louis XVIII qui par une appellation au Chevalier de Maricourt, conféra le titre de Comte, au grand-père de notre ancien Président, Louis-François du Mesnil, comte de Maricourt, consul général de France à Jérusalem, mort en 1865, à 59 ans, à Larnaca, victime de son dévouement lors de l'épidémie de choléra qui ravageait la contrée. Ce Louis de Maricourt avait épousé Georgina Chardon. C'est par elle que notre ami se rattachait à cette ancienne famille dont il nous a conté l'histoire dans plusieurs de ses ouvrages. Ils avaient eu deux enfants, deux jumeaux, dont un seul avait survécu, René de Maricourt. D'un second mariage, il avait eu sept autres enfants, dont Georges de Maricourt, époux de Louise Delfau de Pontalba (du château de Montlévêque) et Marie-Antoinette de Maricourt, épouse Henri Delfau de Pontalba, beau-frère de son frère.

Ce qu'était le château de Villemétrie, René de Maricourt nous en a retracé l'histoire au Tome VII-3^e Série de nos Bulletins (Année 1892). Il y dit notamment qu'« il faut être bien optimiste, tout à fait mauvais plaisant et surtout ne l'avoir jamais vu, pour le qualifier de château » et que des amateurs éventuels déclaraient : « Si vous pouviez reculer la maison de 60 mètres, en lui faisant faire un quart de conversion, nous l'achèterions volontiers. »

Je ne referai pas ici après René de Maricourt, l'histoire des divers possesseurs du domaine de Villemétrie. J'ai moi-même ailleurs indiqué comment les censiers de la Commanderie de Saint Jean de Jérusalem permettaient de remonter à trois siècles en arrière dans l'étude des propriétaires de Villemétrie, antérieurs à ceux que René de Maricourt avait pu connaître par ses titres de propriété.

Il suffira d'indiquer ici que le domaine avait été en 1834, acheté

par M. Bonneau (de Lannoy), ce curieux personnage étudié par notre ami dans ses « Flâneries dans Senlis », et dans nos Bulletins de 1931, et qui, marié à Lucie Chardon, se trouvait être l'oncle maternel de René de Maricourt. En 1856, Lucie Chardon en devenait propriétaire. Elle le lui légua en 1871. C'est là que notre ancien Président vint au monde.

Notre ami avait gardé un culte pour le domaine de Villemétrie qu'il lui avait fallu abandonner, mais il en parlait peu. Toutefois ce que j'ai pu en apprendre au cours de mes investigations, c'est que son père s'y confinait dans son travail, tout en recevant beaucoup ; savants et littérateurs étaient admis dans son intimité. C'est ainsi que le jeune André put y voir Flaubert. Mais le Grand Normand, au puissant « gueuloir » n'avait guère laissé de souvenir dans la mémoire de cet enfant qui n'avait que six ans lorsque mourut l'immortel analyste d'Emma Bovary.

André de Maricourt fit toutes ses études au Collège de Saint-Vincent. Lorsqu'il les eut terminées, poussé par un vouloir irrésistible d'historien, il prépara et bientôt força la porte de l'Ecole des Chartes.

Il était extrêmement fier de son titre d'archiviste paléographe et en fit suivre sa signature dans la presque totalité de ses articles ou de ses ouvrages, même ceux qui parurent au cours de ces dernières années.

Dès sa sortie de l'Ecole — il avait alors 22 ans — il sollicita son admission dans le Comité d'Archéologie de Senlis. C'était le 13 février 1896. Dans deux mois, en février 1946, nous nous apprêtions à fêter ses noces d'or avec notre Société.

Il ne paraît pas d'abord avoir été très assidu à nos séances. Au reste, depuis une grave opération à l'estomac, subie quelques années auparavant à Leysin, sa santé était demeurée définitivement et pour plus d'un demi-siècle, sévèrement ébranlée. Son nom apparaît de temps à autre parmi les membres qui sont présents aux réunions mensuelles. Mais son nom ne figure pas parmi les auteurs de communication. Les Dupuis, les Margry, les Fautrat, les Müller, les Caix de Saint-Aymour se partagent les articles et les mémoires. Il y a bientôt dix ans qu'André de Maricourt est membre du Comité. Pas une fois encore il n'est intervenu.

Ce n'est point pourtant qu'il reste oisif. Dans la chère demeure de Villemétrie, il se confine dans la bibliothèque qui a autrefois servi de cabinet de travail à son père. Par ailleurs il voyage beaucoup. Il est souvent à Paris — ; il parcourt les bibliothèques, les archives ; car il est consciencieux et ses livres sont bourrés de documentation. Il va aussi rendre visite à ses amis et ceux-ci sont innombrables. Il est reçu dans toute la « Société » et nommer tous ses amis serait une tâche impossible.

Evoquons seulement deux noms. Frédéric Masson, l'historien qui a tout publié sur Napoléon, tout..., y compris les carnets de blanchisseuse de Joséphine. Il va le voir chez lui, à Paris ; à l'Institut, car il est Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française — et puis dans sa propriété de campagne, à Asnières-sur-Oise. Un jour il y a emmené son neveu Jean, actuellement comte de Maricourt, et celui-ci a gardé de sa visite un souvenir ébloui de ce gros homme à la voix rude, à la crinière de lion — et qui savait parfois se faire caressant.

Madame Edouard André l'honorait de sa sympathie, et soit à Chaâlis, soit dans son magnifique hôtel du boulevard Haussman, Nelly Jacquemard réservait à son jeune ami, un accueil infiniment gracieux.

Il était également en relations d'amitié suivies avec la fille du grand critique du « Temps », Francisque Sarcey, et plusieurs fois, avant 1914, Madame Adolphe Brisson, donna aux auditeurs de l'Université des Annales, l'occasion d'entendre des conférences que reproduisait **Conférencia**, pâles résumés, pauvres choses mortes qui ne rappelaient que de très loin la causerie étincelante de cet érudit séduisant.

En 1916, il se lie avec le général Foch qui, se trouvant au G. Q. G., à l'hôtel Condé, à Chantilly, avait loué Villemétrie pour y installer sa famille. C'est de cette époque que date l'amitié qui s'établit bien vite entre eux. Lorsqu'en 1918, le Maréchal établit son Q. G. à Senlis, les deux hommes se rencontraient à l'hôtel Fautrat où logeait le Maréchal. De leur entretien est né le livre qu'il publia sur lui en 1920.

Lorsqu'était survenue la guerre de 1914, André de Maricourt avait quitté son cher Villemétrie dès le 31 août, afin de mettre sa mère en sûreté à Senlis. Celle-ci se réfugia au Couvent de Saint-Joseph, pendant l'incendie de la ville, et y demeura jusqu'à sa mort en 1920. Le lendemain de son départ, Villemétrie recevait les premiers obus. Dès son arrivée à Senlis, notre président, avec son frère le Comte de Maricourt, consul de France, au moment de l'entrée des Allemands, se présente à la Mairie pour se mettre à la disposition de la Municipalité. Les obus sifflaient et éclataient de toute part. Toutes les maisons étaient fermées. Le Maire, M. Odent venait d'être emmené à titre d'otage et bientôt on apprenait qu'il avait été fusillé dans la plaine de Chamant. Ce que furent ces journées, il l'a écrit dans son journal dont il a donné la primeur dans nos bulletins et qu'il publia ensuite en volume chez Bloud et Gay sous le titre : « Le drame de Senlis ». Mais ce qu'il ne nous dit pas, c'est ce que fut son action inlassable au service de ses compatriotes dans toute cette semaine du 2 au 8 septembre. Il prend soin de tous, de la population civile demeurée dans Senlis, comme des blessés qui affluent à l'Hôpital Saint-Vincent, et ce en qualité d'ambulancier de la Croix-Rouge. Avec

M. Carcel, dans la nuit du 2 ou 3, il s'offre comme garant pour traverser la ville que les Allemands incendient et s'en va quêter du secours pour un blessé.

Puis ce sont les quatre années de cette guerre que l'on appela longtemps « la Grande Guerre », pendant laquelle il se penche affectueusement sur notre Société, s'en rapprochant dans la mesure où elle avait davantage besoin de sa sollicitude. Son nom apparaissait plus souvent dans nos bulletins. Puis un jour vint où Gustave Macon, devenu notre Président à l'époque, devra se décharger partiellement du fardeau et des soucis de cette charge. Alors ces deux historiens eurent une idée délicieuse : ils firent revivre un vieux terme désuet depuis près de deux siècles, et ils furent l'un et l'autre, présidents alternatifs. Cela dura peu, car bientôt celui qui avait été le secrétaire du duc d'Aumale, succombait de mort subite, se rendant à une manifestation pieuse au tombeau de la famille d'Orléans. Il était mort en service commandé.

André de Maricourt, devenu président unique, assumait la charge de prononcer son éloge funèbre. Plusieurs d'entre vous ont encore dans la mémoire les termes choisis, mesurés et exquis avec lesquels il s'acquitta de cette tâche, car sa délicatesse était infinie.

Malgré une santé toujours chancelante, il luint à remplir ses fonctions de président de façon aussi exacte que régulière. Notre Société traversait une crise infiniment douloureuse. Il était bon que le pilote fut à la barre, qu'il tint ferme le gouvernail d'un esquif plus qu'à demi centenaire et qui risquait de sombrer sur cet écueil. Mais grâce à son énergie, à son habileté, à sa droiture, il n'en fut rien et peu à peu tout rentra dans l'ordre. C'est alors qu'il vous demanda de le décharger de ce fardeau et vous pria de le remplacer à ce poste qu'il avait si admirablement occupé. Malgré toutes les objections que je pus faire, il ne voulut pas conserver le titre d'une fonction qu'il ne pouvait plus assurer et en vous demandant de placer à votre tête votre vice-président, il ne consentait à conserver pour lui que son titre de président d'honneur.

A partir de ce moment la vie devient pour lui une source de souffrances intolérables. Ses apparitions au milieu de vous se font de plus en plus rares. Mais il ne reste pas pour autant inactif. Ses communications à notre Société sont plus nombreuses, et ses publications de librairie ne se comptent plus.

De la petite maison qui fut autrefois le Presbytère de l'église Saint-Aignan et qu'il habite définitivement depuis 1927, sortent chaque année deux ou trois livres. Ce sont le plus souvent des ouvrages d'histoire, tels « Prisons et Prisonniers de Paris, pendant la Terreur », « Idylle et drame (Charles de la Bédoyère et Georgina de Chastellux) », « La véritable Madame Tallien ». — Des souvenirs

de la Guerre : « Le Drame de Senlis », « L'Oïse dévastée », « Foch », « Le Général Noguès ». — Des ouvrages documentaires ou anecdotiques sur sa ville bien aimée : « Senlis », avec les hors-textes et les bois de notre ami Hallo. « En flânant dans Senlis », « Nouvelles flâneries dans Senlis », « Senlis dans l'Histoire ».

Puis il s'échappe un instant vers l'histoire anecdotique et c'est alors « Ce bon abbé Prévost », « Gabriel de Pimodan », « La Mort du Duc d'Enghien », « L'enfance de José-Maria de Heredia » (en collaboration avec Vergnet Ruiz). Je me borne à mentionner ces ouvrages, car nous les retrouverons tout à l'heure.

Par ailleurs ses vieilles préoccupations d'hérédité, de descendance, son amour de la généalogie le hantent toujours. Il entreprend alors de porter ses préoccupations vers l'histoire de France. La pathologie mentale ou physique des Rois qui firent durant quatorze siècles la grandeur de la France, elle a déjà fait l'objet des études de savants qui ont pensé faire œuvre médicale ou de médecins qui se sont improvisés historiens : les Cabanès, les Raspail, les Lacassagne, les Nass, les Jacoby, les Larger, les Brachet, les Galippe. Tous ou presque, ils l'ont fait avec un a priori hostile à la monarchie. Dégénérés, vicieux, incestueux, imbéciles, aliénés ou grands malades, tels apparaissent le plus souvent les monarques dans trop de ces ouvrages. Ne serait-il pas possible de reprendre tout cela — et sans, certes, cacher les tares personnelles à l'exemple de « ces historiens laudatifs » qui glissant sur les erreurs sensuelles et sexuelles nos rois, pratiquaient, c'est son expression, l'inhumation sous les fleurs — ne pourrait-on montrer dans les Souverains ce qu'ils eurent et ce qu'ils firent de grand, et expliquer tout cela à la lumière de l'hérédité ?

Et voilà cet historien, ce lettré, ce délicat qui se remet à l'étude ; il se fait génétiste et il se fait psychiatre. Il étudie les lois de Mendel et pratique les ouvrages de Jean Rostand ; il se fait prêter le Journal Médical Français. Il associe à son œuvre — car soucieux d'exactitudes, il se méfie de sa franche érudition — les connaissances psychiatriques d'un médecin, ancien interne des Asiles de la Seine et avec celui-ci qui se dissimule à présent sous le pseudonyme de Maurice de Bertrand-fosse — du nom d'une terre qui appartenait autrefois à ses aïeux, en même temps que Plailly et Nerval, il publie en 1936 : « Les Bourbons — Hérédité, Pathologie, Amours et Grandeurs », véritable monument de pathologie historique.

Mais pour Maricourt, le repos est devenu insupportable. Le travail, un travail acharné est à présent la seule diversion possible à ses souffrances. Ce qu'il a entrepris pour les Bourbons (1518-1830) il va maintenant l'entreprendre pour les Valois (1293-1589). Ce nouveau travail va lui demander trois ans ; il ne paraîtra qu'en 1939, à la veille

de la nouvelle guerre, c'est-à-dire à la veille des derniers épisodes de cette guerre de Trente Ans, qui dure depuis 1914.

Entre temps ses souffrances augmentent. Le délicat du XVIII^e siècle qu'il est toujours demeuré, se rappelle un vieux proverbe de la sagesse et de la bonhomie française : « A raconter ses maux, souvent on les soulage » ; en lui le chrétien surtout, a réfléchi sur le sens de la souffrance, chrétiennement acceptée. D'aucuns lui ont laissé entendre que ces réflexions, qui hantent ses jours de douleur et ses nuits d'insomnie, pourront être utiles à d'autres qui souffrent ainsi, pourront efficacement apporter secours et soulagement à ceux qui ont laissé toute espérance ; il se laisse convaincre et il écrit coup sur coup ces trois jolis petits livres de spiritualité, édités à la librairie Spès : « L'Art de Souffrir », en 1936 — « L'Art de Vieillir », en 1937 — « L'Art de se Conduire », en 1939.

Ensuite, c'est l'occupation avec toutes ses contraintes : c'est le contingentement du papier et c'est surtout l'obligation de soumettre ses manuscrits à une censure odieuse. Cet auteur infatigable, va se replier sur lui-même. Il ne publiera plus. Pourtant la généalogie, les hérédités, la famille, tout cela qui l'a passionné durant toute son existence, tout cela qui a été l'objet de ses premières aspirations, qui l'a conduit à l'école des Chartes, qui a fait de lui un historien — tout cela qui l'a amené il y a quelques années à publier pour ses intimes sa propre généalogie, tout cela ne peut pas être perdu. La mort approche. Il a encore quelque chose à dire. Un journal lui a offert ses colonnes. Il y expose ses conceptions sur la famille, fondement de la Société — avec, à la base, le christianisme, fondement de la famille. Ces articles il les résume en un petit volume qui paraîtra en 1943. A la dernière page, se lisent ces mots, qui expliquent bien des choses « Imprimé en France (!!!). Autorisation n° 11.408 ».

Alors puisqu'il ne peut plus publier, va-t-il donc en plus ne pouvoir travailler ? Que non pas. Boutillier du Retail et lui ont une idée magnifique. Pourquoi ne pas faciliter à tous les Français l'étude de leur propre généalogie ? Et c'est alors qu'ils conçoivent ensemble ce plan gigantesque, titanesque, irréalisable à raison de sa démesure : faire dépouiller les registres paroissiaux de l'Ancienne France dans les 36.000 communes dont se compose notre pays. Travail impossible ? Pourquoi ? Le mouvement se démontre en marchant. Essayons.

Et le voilà qui entreprend en collaboration avec le Centre de Documentation rattaché à la Bibliothèque Nationale, un dépouillement sur fiches des registres paroissiaux de Senlis. Il a groupé autour de lui une équipe de collaborateurs, qui sont aussi des amis. Et alors que tout travail semble impossible, alors que toute publication est entravée — ce travailleur infatigable se met à l'ouvrage. L'archiviste paléographe qu'il est depuis plus d'un demi-siècle, et si fier de

son titre, se remet à la paléographie ; il déchiffre les vieux registres de Sainte-Geneviève et de Saint-Pierre et il dicte le contenu des actes à des amis qui ne sont pas paléographes sans doute, mais qui ont du moins un graphisme qui ne nécessite pas de connaissances paléographiques spéciales pour être déchiffré. Et chaque mois les feuillets roses s'en vont s'accumuler dans les dossiers du faubourg Saint-Honoré. Ainsi jusqu'à son dernier jour, Maricourt, malgré ses souffrances aura bien servi l'histoire, et pour sa part, la grandeur de la nation française.

J'ai indiqué jusqu'ici sommairement ce qu'il avait publié tant dans nos bulletins qu'en librairie. C'est à présent un devoir de reprendre dans la mesure du possible, en un tableau d'ensemble, les uns et les autres. Je dis dans la mesure du possible, car comment être sûr de ne rien laisser échapper. On verra plus loin que je n'ai eu connaissance de tel article des « Lectures pour tous » que par une mention parue dans nos Bulletins. J'ai mentionné en passant ses conférences à l'Université des Annales antérieurement à 1914. Mais dans combien d'autres milieux n'a-t-il pas été convié à parler ? Je vais donc faire de mon mieux avec une seule certitude : celle de n'être pas complet.

J'ai dit qu'il avait fait longtemps attendre sa première communication au Comité. Nommé en effet en février 1896, c'est seulement le 8 décembre 1904, que son nom paraissait dans nos bulletins. Le trésorier de l'époque, M. Jacob, avait fait don au Comité de quatre volumes manuscrits provenant de l'Abbaye de Gomerfontaine, située près Trie-Château, dans le Vexin français. Complétant une série de communications sur ce sujet, André de Maricourt « archiviste paléographe », dit le compte rendu, étudiait en son livre les difficultés que l'abbesse rencontrait dans l'administration du Temporel de son Monastère du fait d'un neveu assez désagréable : le Comte de Charolais. Dans le volume de 1905 (4^e Série, Tome VIII) cette étude paraissait in extenso sous le titre : « **Une amie de Mme de Maintenon : Madame de la Vieuville, Abbessse de l'Abbaye de Gomerfontaine** » (pp. 254-273). On trouve déjà dans cet article ce qui fut la caractéristique de notre ancien Président : une forte documentation établie sur des textes irréfutables, empruntés à toutes les sources et présentés sous une forme gracieuse et enjouée, qui savait dissimuler tout ce qu'elle comporte de sécheresse derrière une grâce avenante et séduisante.

Puis à nouveau silence complet jusqu'en 1911 où le 9 mars, M. de Maricourt présente le dessin d'une pique ou faucharde, portant la signature et la date : « Gomart de Senlis, 1793 », avec un bonnet phrygien. Il demandait si quelqu'un savait quelque chose sur ce Gomart ou sur cette pique. Nul ne put jamais lui fournir de réponse.

Il ne faudrait pas cependant en déduire que Maricourt travaillait peu. Il était au contraire d'une prodigieuse fécondité. Mais à cette

époque les objets de ses travaux étaient d'ordre proprement historique et n'avaient aucun rapport avec l'histoire locale ou l'archéologie qui faisaient l'objet des préoccupations de nos contrées.

En 1903, il donne à la Revue des Questions Historiques, une étude sur « **Marie-Thérèse de France à Vienne** », d'après des documents inédits.

La même année, il publie chez Calmann Lévy « **Souvenirs du Baron Hüe** », officier de la **Chambre des Rois Louis XVI et Louis XVIII** (1757-1819) publiés par son arrière-petit-fils, le **Baron André de Maricourt**, 334 p.

L'année d'après, en 1904, il publie dans la collection « Science et Religion », éditée chez Bloud et Gay, une étude intitulée : « **Du Protestantisme au Catholicisme : psychologie d'une conversion au XVIII^e siècle : Mme de Chardon** » — avec un avant-propos de Dom Besse. La même année, il inaugure dans la collection « **Les Contemporains** », édités par la Bonne Presse, 5, rue Bayard, une collaboration qui va se poursuivre durant dix ans et dans laquelle il ne publiera pas moins de 15 monographies.

Ce sont, en 1904 : **Le Duc Decazes**, ministre d'Etat (1780-1860), n° 606. **Le Comte de Villèle**, ministre d'Etat (1773-1854), n° 607. **Le Vicomte de Martignac**, ministre d'Etat (1778-1832), n° 620. **Le Prince Jules de Polignac**, ministre d'Etat (1780-1847), n° 621.

En 1905, il publie chez Emile Paul, un volume de 309 pages : « **En marge de notre histoire** », séries d'anecdotes historiques.

Dans la collection des Contemporains, nous relevons : **Le Baron Hüe**, officier de la Chambre de Louis XVI et de Louis XVIII (1757-1819), n° 644. **La Duchesse de Tourzel**, gouvernante des Enfants de France (1749-1832), n° 647. **La Princesse de Lamballe** (1749-1792), n° 664.

Enfin il donne au supplément du Monde Illustré, une exquisite bluette « **Ma Chambre** ».

En 1906, il publie chez Juven, « **Oscar II intime** », 267 p.

Dans la série des Contemporains on relève en cette année 1906 : **Madame de Genlis** (1745-1830), n° 702. **Le Comte d'Andigné**, général vendéen, pair de France (1765-1857), n° 710. **Louis-Joseph, prince de Condé** (1736-1818), n° 715. **Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé** (1757-1824), n° 730. **L'abbé Edgeworth de Firmont** (1745-1810), n° 733.

En 1907, il édité chez Emile Paul sa célèbre étude sur « **Madame de Souza et sa famille — les Marigny — les Flahaut — Auguste de Morony** », un volume de 399 pages, que couronnera l'Académie Française.

Aux « **Contemporains** » il ne donne qu'une monographie, celle qu'il consacre à **Désirée Clary**, reine de Suède (1777-1860).

L'année 1908, il ne semble pas avoir rien publié.

En 1909, paraissait chez Sansot « **Les Aventures du Cardinal de Richelieu et de la duchesse d'Elbeuf** ». (Récit anonyme extrait des Archives du château d'Acy. Dans la série des « **Contemporains** » il donne « **Oscar I^{er}, roi de Suède et roi de Norvège** » (1799-1859). « **Charles XV, roi de Suède et de Norvège** » (1826-1872), n° 877. **Madame de Souza** (1761-1831), n° 880. Enfin chez Emile Paul il fait paraître **Dix ans d'émigration** (1791-1801). **Souvenirs du Baron François de Cézac, hussard de Berchemy, volontaire à l'Armée de Condé**, publié par le Baron A. de Maricourt, 291 pages.

Puis grand silence de deux années, qui correspondent à 1910 et 1911.

En 1912, paraissaient chez Plon, « **Les Souvenirs de famille : voyage, agriculture** », par Regnault de Beaucaron. 2 volumes précédés d'une **causerie** par le Baron André de Maricourt. La même année il édité chez Gauthier et Languereau, un roman, « **l'Oncle Praline** », 309 pages. Enfin, dans les « **Lectures pour Tous** », du 1^{er} juillet, sous le titre « **Un bandit assiégé dans son repaire** », il raconte au public innombrable des lecteurs de la revue éditée par Hachette, l'histoire de l'attentat de l'horloger Billon, le 13 décembre 1789. Sans Mâcon qui le signala lors d'une de nos séances, cet article si vivant m'aurait échappé.

En 1913, il publie chez Emile Paul, le 1^{er} tome et en 1914, le second des deux volumes qu'il consacre à la femme de Philippe-Egalité sous ces titres « **Adélaïde de Bourbon Penthièvre, duchesse d'Orléans (la jeunesse)** », 329 pages. « **La duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe (la vieillesse)** », 333 pages. Ces deux volumes furent couronnés par l'Académie Française. Dans la série des « **Contemporains** », qu'il semblait avoir abandonnée depuis quatre ans, il donnait son dernier volume, consacré précisément à cette même : **Louise-Adélaïde de Penthièvre, duchesse d'Orléans** (1753-1820), n° 1.071.

Puis c'est la guerre. Le temps n'est pas aux travaux d'érudition, mais à l'action. Nous avons vu combien héroïque fut la sienne.

En 1915, dans la collection du Tour de France — « **les Cités Meurtries** », il donne son étude intitulée « **Senlis, du 2 au 9 septembre 1914** ». C'est la guerre qui allait ramener ses préoccupations vers sa petite patrie senlisienne. En effet, en février 1915, il donne au Comité une lecture sur « **les Incendies de Senlis en 1914** ».

C'est à cette nouvelle orientation de son esprit qu'est dû son livre « **Le Drame de Senlis, journal d'un témoin avant, pendant, après août-décembre 1914** », ouvrage de 288 pages, qui parut chez Bloud et Gay, en 1917.

A cette même veine encore appartiennent : « **L'Oise dévastée** », un volume de 142 pages, édité chez Alcan, en 1920. « **Fooh, une lignée, une tradition, un caractère** », 239 pages, édité chez Berger-Levrault, également en 1920.

Ces préoccupations transparaissent encore lorsqu'il donne dans nos bulletins, en mars 1919 « **Biographie du chevalier Dupré, aïeul du Maréchal Foch** »; en février et mars 1920, il communique les bonnes pages de son récent ouvrage « **L'Oise dévastée** », en avril, son étude sur le « **Grand Quartier Général, cerveau de l'Armée** ». Entre temps il ne peut s'empêcher de se replonger dans le passé et il nous raconte (janvier 1920), « **Deux escalades du Clocher de Senlis, en 1731 et en 1852** ».

Les années passent. On ne peut pas toujours parler de la guerre. André de Maricourt revient à ses premières amours. Dans nos bulletins de décembre 1921 et d'avril 1922, il nous retrace en détail l'histoire de **l'Abbaye de Gomerfontaine au XVII^e et au XVIII^e siècles** — qu'il semblait avoir bien oubliée depuis plus de quinze ans. En janvier 1922, sous le titre « **Une Idylle sous la Terreur** », il extrayait de ses archives de famille, le gracieux et touchant roman de Flore de Saint-Aubin et du Chevalier de la Renommée.

C'est également à ses études d'histoire générale qu'il revient lorsqu'il publie en 1922, chez Lemerre, les **Mémoires sur les Guerres de l'Empire, par le général Antoine Nogués (1777-1853)**, un volume de 319 pages.

L'année 1924 voit paraître dans nos bulletins à la séance d'octobre une étude sur « **les Léonard, libraires et éditeurs au XVII^e siècle — Testament de Marie-Anne Léonard, femme de Messire Chardon, conseiller à la Cour des Aides** ». En outre en cette même année, deux ouvrages paraissent en librairie. C'est d'abord, chez Lemerre, un volume de 282 pages « **Prisonniers et prisons de Paris pendant la Terreur** » et, chez Emile Paul, en collaboration avec le Comte de la Bédoyère : « **Idylle et Drame : Charles de la Bédoyère et Georgina de Chastellus** ». Cet ouvrage de 334 pages a été couronné par l'Académie Française.

A partir de 1925 commence une assiduité à nos séances et une activité que seule la maladie viendra ralentir. En février il nous donne « **le Mystère de la rue Saint-Yves** », en avril « **Promenades dans le Vieux Senlis** », en octobre et novembre « **L'internement du Comte de Balbi à la Charité de Senlis** » et « **Dernières années et mort du Comte de Balbi** ».

En 1926, reprenant l'étude de son père sur son cher Villemétrie, il nous parle en février de « **Villemétrie dans l'histoire de Senlis** » — en avril « **le Légendaire de Senlis et le Folklore du Valois** ».

En octobre il prononce, avec quelle grâce exquise et quel souci de

l'expression qui convient, les éloges funèbres d'Edgard Mareux, du prince Alexandre Murat, de Georges Fautrat, notre ancien président. Et dans la même séance, il présente une étude sur **le Château du Roi à Senlis**.

Enfin la même année 1926, il écrit la **préface** de l'ouvrage de notre regretté confrère F. Louat « **Senlis, cité d'Art et de Souvenirs** ».

En janvier 1927, il nous présente **l'Histoire de l'Abbaye et du Collège Saint-Vincent**; en juillet, l'hommage à la mémoire du colonel Fétizon, qui est encore dans toutes les mémoires. En janvier 1928, c'est une étude sur **les Rues et Monuments de Senlis**; en avril, une autre sur les **Gordeliers, les Carmes, la rue Vieille-de-Paris**; en juillet, une autre enfin sur **la Cathédrale**. Mentionnons également ses éloges funèbres en juin de MM. Gosselin et de Renty.

Avec l'année 1929, sa collaboration devient, s'il se peut, plus complète encore. **Éloge du Maréchal Foch** en avril; **éloge du Comte de la Bédoyère** en mai — relations des fouilles au **Cimetière Saint-Rieul**, aussi en mai. Jeanne d'Arc, à Senlis, en 1429, toujours en mai. En cette même année 1929, il écrit la **préface** de l'ouvrage de Snerval (André), édité chez Figuière « **De ce qui passe à ce qui demeure** ». C'est également à cette époque qu'il faut rapporter ce magnifique ouvrage édité sans date : **Senlis**. Ouvrage à tirage limité, avec nombreux hors-textes et bois de Charles-Jean Hallo (édité aux dépens de quelques amateurs).

L'année 1930 est marquée dans nos bulletins en avril par la lecture sur « **Victoire Desmarquette, déesse de la raison, à Senlis** », et en décembre, par l'éloge funèbre du président Mâcon. On ne peut relire, sans une émotion profonde, ces lignes dans lesquelles André de Maricourt avait mis tout son talent et tout son cœur; et celui qui, aujourd'hui, lui rend à son tour ce pieux devoir, sent mieux auprès d'un tel modèle, toute son impuissance à dire ce que chacun de nous ressent au plus profond de son cœur.

En librairie, il fait paraître « **En flânant dans Senlis** », délicieux ouvrage de 184 pages, édité par les Imprimeries Réunies de Senlis.

1931. — En janvier, il extrait, toujours de ses papiers de famille, la figure pittoresque d'« **un Mystérieux habitant de Villemétrie : le chevalier Bonneau, comte de Lannoy** ». En février, il nous retrace l'attentat de Billon — en juillet, il occupe à lui seul, toute la séance, d'une part avec **les Crochut et le Château de Valgenseuse** — d'autre part avec ses **souvenirs de Madame André, à Chaâlis et à Paris** — en novembre il rappelle le souvenir de Mgr Dourlent et en décembre, nous donne les bonnes pages d'un livre qu'il prépare sur l'abbé Prévost.

En librairie, il donne la **Mort du duc d'Enghien**, édition des Porti-

ques, 253 pages — et aux Imprimeries Réunies de Senlis, **les Nouvelles Flâneries dans Senlis**, 191 pages.

1932. — Février : « **l'abbé Prévost et Manon Lescaut** ». — Avril : « **la Mort de l'abbé Prévost** ». — Juillet : « **Assemblée des Etats de Senlis, en mars 1789** ». — Décembre : « **Sous le signe du Coq** », pittoresque évocation du Coq du Clocher. Par ailleurs il publie en librairie, aux Imprimeries Réunies de Senlis, **Gabriel de Pimodan**, 183 pages, — à Paris, chez Hachette. **Ce bon abbé Prévost**, 223 pages.

En 1933, il prononce dans nos Bulletins, les éloges funèbres de M. Mercier, président à la Cour de Cassation; du général Balfourier; du colonel Poirée. Il édite à Paris, aux Portiques, **La Véritable Madame Tallien**, 255 pages, — et chez Delagrave, en collaboration avec Maurice Leblanc **La Forêt des Aventures**, un roman de 237 pages. Enfin il préfaçait l'ouvrage de nos confrères le Docteur Dautheuil et Eugène Vignon : **L'Imprimerie à Senlis depuis 1508** (Imprimeries Réunies de Senlis).

En 1934, il publie dans nos bulletins en janvier **l'Odyssee d'une jeune fille de Brasseuse, pendant la Terreur**, Mlle de Pons. — en janvier et février, une étude sur **l'Hôtel de Renty**, — en juillet, sur les documents à nous légués par le comte de Caix de Saint-Aymour, dont il extrait en décembre, une étude sur le dernier évêque de Senlis, **M. de Roquelaure**, lecture qu'il poursuivra dans les séances de janvier, février et mars, novembre et décembre 1935, mars et mai 1936.

En librairie, il publie aux Imprimeries Réunies de Senlis, trois ouvrages : **Senlis dans l'Histoire**, — **les du Mesnil** — et en collaboration avec Vergnet Ruiz, **l'Enfance de José-Maria de Hérédia**. Nous en avons parlé plus haut. A la fin de l'année 1934, il reçoit pour l'ensemble de son œuvre, le grand prix de l'Académie.

L'année 1936 voit dans nos bulletins paraître en février, **les Amours ardentes du Chevalier de la Renommée** et **Mlle Flore Daudin**, — en juillet, le début de l'étude sur **la Fille de l'Aiglon**. En librairie, c'est **l'Art de Souffrir**, chez Spès; **les Bourbons**, en collaboration avec le Docteur Maurice de Bertrandfosse; — nous l'avons également signalé.

1937. — Janvier et février, suite de l'étude sur **le Mystère de la rue Saint-Yves**, — mai, **Louis XI et son hérité** — et en décembre, 75^e Anniversaire de notre fondation : **Ce qu'est notre Musée**. En librairie : **L'Art de Vieillir** et la préface de l'ouvrage d'Edmond Perret : **la dernière favorite des Rois de France : la Comtesse de Cayla**.

1938. — Une seule communication dans nos bulletins en avril sur **les vieilles Familles de Senlis et leurs descendants actuels**. Rien en librairie. La préparation des Valois, celle de son ouvrage sur la Vénérie occupent tout le temps que la maladie lui laisse de répit.

1939, c'est « **l'Art de se conduire** », « **les Valois** » et « **la Vénérie** » — puis c'est la guerre et depuis un seul livre. Son testament littéraire **Famille et Généalogie**.

Dois-je m'excuser de la sécheresse de cette communication qui risque, j'en ai peur, de vous avoir paru fastidieuse. A ne vous le point éeler, c'est intentionnellement que je l'ai conçue ainsi — sans aucun détail sur ce que contenaient ces ouvrages — et je vous en vais tout à l'heure dire la raison. Seulement je tenais à vous faire toucher du doigt le prodigieux labeur auquel s'était astreint celui dont nous pleurons aujourd'hui la perte.

Mais si j'ai pu vous donner une idée de sa merveilleuse activité, de sa grande probité littéraire de son souci de la documentation précise, de l'exquise délicatesse de son style, je ne vous ai rien dit encore de son caractère.

C'est que, pour ce faire, il eut fallu la plume et la sensibilité aimable de notre confrère lui-même. J'aurais voulu interroger ses amis : les Tremblot, les Meurgey, les d'Hennezel d'Ormoy. Je n'ai pu en trouver le loisir ; et je sens trop mon insuffisance à le faire revivre tel que plusieurs d'entre vous l'ont connu et aimé. Aussi est-ce avec reconnaissance que j'ai accepté la proposition de notre confrère Verdeau, qui va tout à l'heure, après moi, vous parler de notre ami tel qu'il était dans l'intimité.

Je ne voudrais pas toutefois laisser se clore cet hommage, sans dire ici quelque chose des sentiments que ressentirent tous ceux qui étaient admis à l'honneur de son amitié. Sa politesse était infinie : d'aucuns l'eussent pu qualifier de mièvrerie ou d'affectation ; elle était en réalité comme telle, parfaitement voulue de sa part. Maricourt était le type du gentilhomme de la vieille France avec tout ce qu'un tel terme comporte d'éducation raffiné, de sensibilité exacerbée, de politesse exquise, — égaré dans un siècle grossier et mal élevé.

Il apparaissait au contraire, lui, comme le modèle de l'homme bien élevé, chez qui la politesse, la civilité, l'honnêteté au sens où on l'entendait au Grand Siècle étaient choses toutes naturelles et dont on ne conçoit même pas comment il eût pu en être autrement. De vieille et authentique noblesse, il était accueilli par tout ce que Paris ou la province compte de véritable aristocratie ou de vieille et authentique bourgeoisie ; il n'en tirait nulle morgue et dans son commerce avec eux, il savait, sans condescendance, mettre ses amis parfaitement à leur aise, les faisant sans effort entrer de plein pied dans son intimité. Et quelles effusions charmantes de délicatesse, à l'occasion de la moindre attention que l'on avait eu à son endroit, du moindre service qu'on avait pu avoir la joie de lui rendre.

Ces qualités aimables, comment n'auraient-elles pas transparu dans son style. Celui-ci en était tout imprégné, tout embaumé, tels ces

parfums discrets, avec quelque chose d'un peu vieillot, d'un peu passé, ces parfums qu'on retrouve au milieu des piles de linge blanc amoncelées sur les rayons de quelque vieille armoire de famille. Ce style, je m'en voudrais de vous en parler davantage, car c'est à vous, mes chers Confrères, que je veux laisser le soin de le découvrir et de nous le faire apprécier.

Ces quelques pages constituent un hommage parfaitement insuffisant à la mémoire de notre ami. Maricourt a occupé dans notre Compagnie, dans nos esprits et dans nos cœurs une trop grande place pour que nous nous estimions quitte à si bon compte envers sa mémoire. Il mérite davantage. Il faut que pendant plusieurs mois, tel ou tel d'entre vous, vienne tour à tour, nous parler d'un de ses livres. Ces livres se trouvent facilement à Senlis, dans telle ou telle famille, ou dans notre bibliothèque. Que chacun de vous assume la tâche d'en prendre un, de le lire et de venir nous en faire l'exposé. Quel plus magnifique hommage notre Société pourrait elle rendre à la mémoire de notre cher disparu ?

Je ne doute pas qu'ayant entrepris ce travail, chacun de vous ne parvienne alors à faire revivre, infiniment mieux que je ne l'ai pu faire moi-même, la figure si attachante, si fière, si noble à la fois et si gracieuse, cette figure aimable attardée dans un siècle qui se vulgarise de jour en jour, figure d'un vrai gentilhomme de la vraie France, en qui nous nous plaisons à voir le reflet d'une époque qui avait connu les douceurs de vivre.



~~~~~  
IMPRIMERIES RÉUNIES DE SENLIS  
~~~~~

